
CHRONIQUES

Marc Chadourne

VOYAGES (1)

La relation de voyage qui prend dans la production actuelle une place de plus en plus considérable tend à devenir un genre littéraire bien distinct qui aura dans un avenir rapproché ses éditeurs, ses collections, ses revues et, il faut l'espérer, ses critiques propres. C'est là le point délicat, mais allons-y quand même... Le livre de voyage en effet n'appartient que partiellement à la littérature : quel que soit le talent du voyageur qui raconte ou décrit, c'est beaucoup, c'est surtout par la somme des connaissances qu'il a acquises, par l'abondance, l'exactitude et la force de suggestion des détails et des faits qu'il rapporte, bref par le fond documentaire, que le livre appelle l'intérêt et prend du poids. Ce n'est point mettre hors de considération ses qualités littéraires proprement dites, mais celles-ci se révèlent d'autant mieux qu'elles donnent à l'élément documentaire plus de vigueur et d'attrait. Il paraît donc logique que ce soit au moins autant dans son fond que dans sa forme que

(1) *Le Retour du Tchad*, par André Gide (N. R. F., édit.). — *La Caravane sans chameaux*, par Roland Dorjeles (Albin Michel, édit.). — *Mon Tour du monde*, par Titayna (Léon Querelle, édit.). — *L'Île abandonnée*, par Rose-Marie Rogers (Kra, édit.). — *Les Voyages en Virginie et en Floride*, par Théodore de Bry ; *Les Frères de la Côte*, par Maurice Besson (Duchartre et Buggenhandt, édit.).

le livre de voyage soit jugé et commenté, ce qui amène à demander à ses commentateurs plus qu'il n'est requis du critique habituel : la pratique du voyage, la connaissance du plus grand nombre possible de pays. Qu'une telle exigence prête à sourire, entendu ! Il n'y a pas lieu d'attendre que les courriéristes, pour rendre compte d'un livre sur la Polynésie ou l'Afrique centrale, aillent faire le voyage. Nul ne songe à le leur demander. Mais une solution plus conforme aux us et coutumes serait celle que préconise une femme de lettres voyageuse : réserver aux écrivains « voyageurs » — ils forment aujourd'hui une assez belle cohorte — cette section réduite de la critique et répartir entre eux, sous une rubrique à forme collective, du type des Treize par exemple, les chroniques de voyages, en tenant compte du domaine géographique de chacun. Quelles que soient les chances de succès de cette idée, elle valait d'être signalée. Voilà qui est fait...

Il n'est rien comme d'avoir vu un pays, d'y avoir vécu pour se rendre compte de ce qui pouvait en être dit et mesurer à une échelle précise l'art de qui le décrit. Gide, dans *Le Retour du Tchad*, parlant de ce *Cœur de Ténèbres* de Conrad si souvent évoqué dans la forêt congolaise, avoue le relire pour la quatrième fois et ajoute « C'est seulement après avoir vu le pays dont il parle que j'en sens toute l'excellence ». La chance d'avoir rencontré Gide au plein cœur de l'Afrique, entre Congo et Cameroun, de l'avoir précédé puis suivi étape par étape sur cette longue piste de bled torride et de forêt ténébreuse qui va du Tchad à la Côte des Esclaves, me vaut aujourd'hui de relire au moins pour la troisième fois son *Retour au Tchad* avec autant d'admiration et de reconnaissance qu'il en rend à Conrad pour sa découverte du Congo. Certains se plaignent de ne pas retrouver dans ses carnets de route africains le chant, l'effusion intérieure qui insufflait jadis aux paysages d'*Amyntas*, sables et oasis, leur charme lumineux et les spiritualisait : ceux-là n'imaginent guère combien est ingrat en son immensité, combien avare en son énorme grouillement, le continent

noir où, pour ce dernier voyage, Gide a choisi de s'aventurer. Mutisme, sévérité, brutalité de l'Afrique véritable ! Il faut l'avoir connue en son aveuglante aridité ou dans l'opacité de sa ténèbre pour savoir combien ce pays dérobe à la description, à l'imagination même le secret de sa sévère poésie. Les postes indigents de la savane, les fleuves boueux, les pistes monotones jalonnées du sempiternel village nègre, la forêt taciturne, tel était, tel est le cadre d'une aventure qui demande tout au courage et à la patience et qui ne paie que chichement. Les prestiges que le film déroule sur l'écran la réalité les dispense là-bas un à un, au prix de quelles recherches, de quelles attentes. Mais de même que son compagnon, Marc Allégret, avec son appareil de prise de vues, Gide devant son journal « tournait », tournait infatigablement et sous son observation instante, inlassée, le pays du « triste soleil splendide » lui révélait une à une ses plus intimes beautés. Sans doute pour les retrouver, ces beautés, à travers ces pages bondées de faits, d'observations, d'incidents quotidiens notés tout-venants dans l'étouffante torpeur des campements, au balancement mortel du tipoty ou dans la fiévreuse pestilence des baleinières, faut-il encore un peu de cette curiosité, de ce besoin de connaître, de voir et de comprendre, de cette appétence aux réalités humaines, même obscures et lointaines, que Gide a si largement dépensée là-bas. Mais que de richesses en échange de ce semblant d'effort ! Il n'est point besoin de nombreuses citations pour donner idée de la manière inégalable de Gide dans ces descriptions où il excelle à dégager, par la précision du détail autant que par la force des images, l'essence même du sujet. Je n'en veux d'exemple que ces lignes extraites de la description des cases massas « ...Parmi nombre de cases rondes, les premières en forme d'obus paraissent plus belles encore que je ne pouvais le supposer. D'une perfection de forme qui fait penser à quelque travail d'insecte ou à un fruit : pommes de conifère ou d'ananas. La case des Massas ne ressemble à aucune autre ; elle n'est pas seulement étrange ; elle est belle et ce n'est pas tant son étrangeté que sa beauté qui

m'êmeut... Sa pure ligne courbe qui ne s'interrompt point de la base au faite est comme mathématiquement ou fatalement obtenue... Un peu plus au nord ou au Sud l'argile mêlée à trop de sable ne permettra plus cet élan souple qui s'achève sur une ouverture circulaire par où seulement l'intérieur de la case prend jour, à la manière du Panthéon d'Agrippa. A l'extérieur, quantité de canelures régulières où le pied puisse trouver appui donnent accent et vie à ces formes géométriques... Les fientes des oiseaux souvent blanchissent les sommets des canelures et rehaussent inopinément leur relief... Dans un demi-jour de tombe étrusque la famille vit là... Aucune communication avec le dehors. On est chez soi. « Je suis réellement d'outre-tombe. Et pas de commission ». Il faudrait citer sans le tronquer tout le passage ; retenons encore pour finir cette notation : « Qu'on imagine une vache pénétrant dans un de ces obus où elle couche. Elle a tout juste la place de passer en baissant la tête. La porte épouse exactement sa forme; et ceci explique son élargissement à hauteur du ventre. Certainement depuis des siècles ces courbes, ces arêtes, ces ébrasements sont les mêmes. Oui, vraiment cela est beau comme un produit naturel. Ah! pourvu qu'un administrateur trop zélé ne vienne pas percer ces murs, ouvrir des fenêtres, réduire à je ne sais quel commun diviseur ces purs nombres premiers. »

Et de tout ainsi... Dans le chaos humain que son chemin traverse, il n'est point de particularité qu'il ne relève avec avidité, dont il ne pénètre avec acuité le sens profond. Chaque moment du paysage est saisi dans son insensible variation, rendu avec éclat; la faune et la flore sont fouillées au passage par un naturaliste qui ne cède à l'artiste, après l'observation attentive, que pour lui permettre de faire vivre poétiquement le mystère des formes, des essences, de surprendre par exemple dans la diluvienne clarté d'un fleuve obscur « le vol fantasque et silencieux de grands oiseaux bizarres ». Rien n'est plus complet et plus sobre à la fois, plus concis. Comment trouver lâche et décousue cette forme de journal si appropriée à l'investigation de cette Afrique

chaotique, complexe, insaisissable? Il est trop évident que ce décousu apparent est la condition et la garantie, non seulement de la sincérité, de l'authenticité du livre, mais de sa vie même. Car en ce bagage dénoué tout vit, d'une vie foisonnante, à peine foulée par la compression d'une si abondante moisson. Et comme l'on comprend que Gide se soit refusé à « regonfler artificiellement ces souvenirs ! »

Marc Chagnière -
* * Marc Chagnière